

Les voix solidaires

volume 4

DU CHEZ-SOI DANS L'AILLEURS,
DE L'AILLEURS CHEZ SOI



RÉSUMÉ PSIJ

Le Programme de stages internationaux pour les jeunes (PSIJ) est une démarche d'accès à l'emploi qui s'adresse aux jeunes diplômés canadiens (de 19 à 30 ans inclusivement). Financé par Affaires mondiales Canada, il fait partie du programme Objectif carrière de la Stratégie Emploi Jeunesse (SEJ) du gouvernement du Canada, qui vise à offrir aux jeunes les outils et l'expérience dont ils ont besoin pour amorcer une vie professionnelle réussie. Ces stages les aident à mieux faire comprendre les questions et les enjeux de développement international et vise le public canadien en général.

La revue Voix solidaires s'inscrit dans les actions d'engagement du public au retour des stagiaires PSIJ du CSI-SLSJ, dans le cadre du pôle Éducation à la Citoyenneté Mondiale (ECM) de l'AQOCI.

DU CHEZ-SOI DANS L'AILLEURS, DE L'AILLEURS CHEZ SOI

Tel est le thème que le CSI-SLSJ a choisi de mettre de l'avant, en y associant l'artiste Magali Baribeau-Marchand qui travaille depuis plusieurs années sur le thème de l'appartenance et l'appropriation territoriale. Qu'est-ce qui nous lie au territoire? Qu'est-ce qui fait qu'on peut se sentir chez soi ailleurs et qu'on se sente parfois ailleurs chez soi? Dans notre expatriation, nous avons réfléchi à l'ancrage aux lieux ainsi qu'aux désirs d'évasion, les nôtres, ceux de nos communautés d'accueil et des gens qui nous ont marqués. Nous avons documenté les liens affectifs, physiques, rêvés, etc., avec notre territoire d'accueil : la communauté, les paysages, les gestes symboliques ou anecdotiques.



FRAGMENTS, MICRORÉCITS

De par la diversité de nos expériences et de nos sensibilités, nous avons décidé avec Magali de présenter ce matériel sous forme de microrécits et de fragments illustrés. L'artiste a orchestré la mise en page poétique et graphique, les « récits » personnels, qui forment un ensemble dévoilant un « récit » collectif.



AU SÉNÉGAL

Le Sénégal est bordé par l'océan Atlantique et cinq autres pays de l'Afrique de l'Ouest. Du nord au sud s'étendent des paysages sahéliens, des savanes arborées puis des forêts tropicales humides, qui traversent des écosystèmes de mangroves. La capitale, Dakar, est une presqu'île avancée dans l'océan et sa banlieue, nommée Guédiawaye, se répand de la pointe vers les terres. Une stagiaire a posé bagage dans ce milieu urbain, chaotique, contrasté, stimulant, déstabilisant. Certes la banlieue est marquée par l'insécurité et la pauvreté, mais aussi par le commerce, la débrouillardise et une jeunesse bouillonnante. On y fait du bon voisinage autour du thé, l'ataya, en wolof généralement. Quelques heures de route plus loin, plus au sud, deux stagiaires sont descendues à Toubacouta, un village pittoresque tout près de la frontière avec la Gambie. Dans ce village parsemé de restaurants, plusieurs proposent des circuits touristiques pour découvrir la nature environnante suivis de soirées culturelles. Les rues de sable et de terre sont animées de sonorités mandingues, socés et sérères, en plus de quelques groupes de musique locaux. Enfin, il faut revenir sur ses pas puis prendre la fourche pour contourner le delta du Saloum, ses bolongs de mangroves et ses îles peuplées par les sérères-niominkas. La dernière stagiaire s'est arrêtée à Palmarin et en a fait son QG. La route qui traverse ce village s'arrête à la pointe, car la côte du Sénégal s'amincit à cet endroit en une bande de terre grugée par l'érosion et la salinisation, entre l'océan et le delta. La pêche est justement prévalente dans la zone, les grands poissons garnissent les plats de thiéboudienne. Les Chrétiens et les Musulmans cohabitent en paix dans la communauté, en fait tous sont plutôt fiers d'être en pays sérère. Voilà quel a été notre territoire pendant six mois!

BALADE DE TATA DU DIMANCHE

Je suis la seule toubab du bus bondé. Je me faufile pour rejoindre le siège qui m'a gentiment été cédé par un homme qui sortait. J'imagine que c'était sa façon d'exprimer sa solidarité face à la minorité visible déconcertante que je suis. Avec le temps, j'ai oublié ma différence en même temps que mes privilèges. Assise, confortable, je scrute le paysage chaotique de la banlieue par la fenêtre. L'effervescence des rues est fascinante. Je suis au cinéma. En passant devant un atelier d'ébénisterie, j'aperçois un petit cercueil jaune poussin encore en fabrication. Sa petite taille me donne instantanément un pincement au coeur. Le film se met soudainement sur pause. Dans ma tête, les scénarios défilent. Encore un enfant victime. Victime de qui, victime de quoi? C'est peut-être celui que j'ai vu mendier dans les rues de la banlieue hier. Peut-être celui qui n'a pas eu les soins adéquats faute de moyens financiers. Peut-être un accident. Peut-être, je n'en sais rien... Une dame me tape sur l'épaule pour que je passe sa monnaie au vendeur de billets. Je sors de mes pensées. Le film continue.

Anne-Lee



UN SOUVENIR QUI N'A PAS DE PRIX

C'était le jour de la Tabaski. Le festin avec le mouton grillé sur le charbon. C'est juste après la prière que j'ai vu tous ces hommes, femmes et enfants habillés et coiffés : tous d'une beauté qu'on ne peut pas décrire. Devant cette différence qui me séduit, je commence un « shooting photo » improvisé. Les robes, les tuniques, les foulards. Tous taillés sur mesure. Je prends environ une trentaine de membres de la famille en portrait, du mieux que je peux. Avec les autres qui circulent en arrière. Je n'ai pas le choix, une journée d'hivernage avec du soleil, c'est maintenant ou jamais. En général, lorsque je sors mon appareil, je ne sais pas vraiment où va finir le contenu que je capture. Ce sont des images qui vont rester dans mes souvenirs les plus profonds. À mon sens, ce sont les meilleurs éléments photographiques que j'ai pu partager durant mon stage. Des souvenirs qui sont sans grande valeur pour plusieurs personnes, sauf pour celles qui y figurent. Une valeur sentimentale qui va augmenter avec le temps. Ma famille, c'est la plus belle du village. Et j'ai les images pour le prouver. Chaque jour, je peux admirer ce souvenir sur une mosaïque que j'ai imprimée au Canada. Chaque jour, cette famille pourra admirer ce souvenir sur des cadres rigides fixés au mur. L'expérience a été partagée.

Philippe



UN MCDONALD UNDERGROUND

Il y avait cette dame, Mbadou, je me souviens de son prénom par coeur. Au début, je l'oubliais toujours et elle se mettait en colère. Tu travailles tes méninges assez vite quand une femme à la carrure frigidaire familial se fâche de ton oubli.

En empruntant un chemin de terre étroit qui me menait au travail, je passais dans sa cour chaque matin. Elle cuisinait. Devant elle se trouvait plusieurs bols dépareillés, à l'hygiène qui n'aurait pas passé aux yeux du MAPAQ, et un four au charbon sur lequel bouillonnait de l'huile. Avec un nez fin comme le mien, il n'était pas question que je me mêle de mes affaires. « Qu'est-ce que vous cuisinez? » « Akara! Akara! » m'a répondu Mbadou. Je lui ai fait répéter jusqu'à maîtriser parfaitement la prononciation du mot wolof. Vu sa difficulté à s'exprimer en français, je me suis limitée à cette question. Dorénavant, je ne pouvais passer sans qu'elle m'offre une généreuse poignée de beignets de haricots frites, l'akara. J'avais les mains bien grasses à chaque fois et l'estomac viré à l'envers. Malgré ça, l'impression de participer à un McDonald underground me faisait accepter ces offrandes. Surtout que l'akara a le même goût que leurs croquettes. Un jour, je suis partie plus tôt avec ma stratégie en tête. Je voulais en savoir plus sur cette cuisine de rue sénégalaise. J'ai donc décidé que la charmante Mbadou allait m'apprendre à concocter l'akara moi-même.

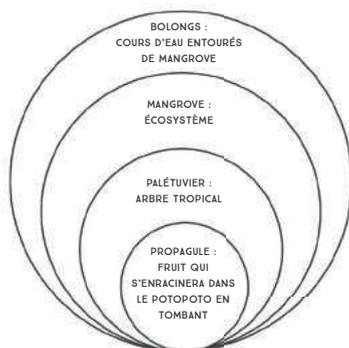
7 h AM, je me dirige vers chez elle. En arrivant, je prends un petit banc en bois et je m'assois à côté d'elle sans lui demander la permission : aujourd'hui, j'apprends à faire l'akara! Elle me regarde avec un long sourire, c'est son moment de gloire. Tout en cuisinant, je pose mes questions avec un français primaire et un vocabulaire wolof de base. J'ai découvert qu'elle préparait tout plein de sauces, pas juste l'akara. Elle les vendait dans la rue pour quelques pièces. Les passants mettaient ces sauces dans le célèbre pain baguette du matin. Avec le revenu, elle achetait les fournitures scolaires de ses enfants.

LES TOUBABS DE DAKAR

« Les toubabs de Dakar » dit sarcastiquement cet habitué en voyant arriver bruyamment 300 Sénégalais.e.s urbain.e.s dans le potopoto¹. Il dirige fréquemment les opérations de reboisement dans la mangrove et c'est un homme du terroir, qui connaît les finesses de l'écosystème menacé et le labeur salissant pour le restaurer. C'est vrai que cet immense groupe, venu de la capitale en autobus pour effectuer la RSE - Responsabilité Sociétale d'Entreprise -, s'exclamait et pouffait de rire tout à l'heure en apprenant qu'on les amènerait au site du reboisement en charrette. Juste avant, on leur avait expliqué avec un powerpoint les étapes et le savoir-faire essentiels pour planter les palétuviers, la division des tâches pour trier, apporter et planter les propagules sur le traçage. Nous, l'équipe, sommes partis d'avance pour préparer et même commencer le travail. Accroupie dans le potopoto, je trie et compte les propagules. C'est tellement agréable je trouve. L'eau, le soleil, la beauté des bolongs, faire quelque chose d'aussi simple et utile.

C'est drôle que moi, la toubab venue du Nord, j'en sache plus sur la mangrove que des Sénégalais.e.s. Je suis bien contente de ne pas être une toubab de Dakar, une stagiaire de bureau d'institution de beaux quartiers, une vacancière expatriée à Saly, à la Somone. De ne pas être ce dont j'ai l'air. La vie de village à bras le corps, dans le beau et le laid! Je connais « les vraies choses », au fil des missions on m'a montré des recoins infréquentés. C'est plus que les chauffeurs de taxi à Dakar qui ne savent pas toujours de quelle région je parle, à qui je dois expliquer où est Palmarin. « Oui, c'est plus au sud que Mbour, non c'est encore plus loin que Joal-Fadiouth, dans le Saloum! ». Comment ça, ils et elles ne connaissent pas leur territoire? Voyons. J'ai beau partager les préjugés avec les habitué.e.s du terroir mais, à bien y penser, je ne connais pas toutes mes régions non plus. Sur une carte du Québec, je ne sais même pas où c'est Chaudière-Appalaches. Et puis, la préservation de l'environnement est un domaine en soi, le savoir-faire de mes collègues n'est pas si intégré, si accessible pour tous les Sénégalais.e.s. Je suis privilégiée d'avoir cette avance sur les « Toubabs de Dakar ». Ou, simplement, d'avoir avec mon équipe une expérience différente.

Justement, les « Toubabs de Dakar » prennent la pose, verres fumés de marque et sourires éclatants. 23 500 propagules ont été plantées. Tout s'est déroulé rondement, ils et elles vont reprendre la charrette et rentrer content.e.s de leur journée. Au-delà des préjugés qui opposent les urbains aux ruraux, les Occidentaux aux Sénégalais.e.s, nous portons tous la même légèreté. L'eau, le potopoto, le soleil, la beauté des bolongs, faire quelque chose d'aussi simple et utile.



¹ Boue vaseuse

Camille-Amélie





FATOU NDIAYE TOUBABE

Fatou Ndiaye nohé. Nam fiyo?
(Je m'appelle Fatou Ndiaye.
Comment ça va?).
Rires et exclamations :
He?! Toubabe nana sereer!
(La toubab comprend sérère!)
Bien sûr, j'ai su construire
des phrases au bout de plusieurs mois
Avec la diligence
de plusieurs me l'enseignant.
Mais, au début,
seulement avec les salutations
C'était assez pour faire
tourner les têtes
Surprendre les enfants
Et obtenir, avec un sourire, des
réponses aux syllabes bien appuyées
Diam some, diam some kaay, Diam reek
kaay (La paix, que la paix!).

Camille-Amélie

PERSONA

Une femme de Dionewar
m'a donné son nom
Cérémonieusement,
à mon premier passage au Sénégal.
Depuis, je me présente comme Fatou Ndiaye
Sans autre détail, sans dire mon vrai nom,
je vais à la rencontre.
Deuxième passage au Sénégal
Certaines personnes dans les îles
ne me connaissent que sous Fatou Ndiaye
Et renchérissent avec des surnoms locaux.

Camille-Amélie

LES MAINS QUI TIENNENT LE FIL

À l'approche de la plus grande fête du calendrier musulman, les tailleurs sont à leurs postes jour et nuit. Les commandes ne cessent d'entrer, à mesure que les femmes franchissent le petit portique de l'atelier. Elles tendent au maître les textiles soigneusement choisis pour elles et leurs familles, tout en expliquant sérieusement les modèles de robes et de boubous souhaités. Le jour de la Tabaski¹, ils et elles déambuleront fièrement dans les rues vêtus.e.s de leurs nouveaux habits. Plus les jours avancent vers le jour J, plus les traits des visages des tailleurs commencent à s'imprégner de fatigue. Par chance, ils peuvent siroter le café touba. Ce café ultra sucré et agrémenté de poivre noir est vendu à toute heure dans les rues. Les jeunes hommes, tous réunis dans une pièce étroite, se supportent mais la galère est la même pour tous. On peut entendre le bourdonnement continu de leurs machines à coudre qui se mélangent au son du mbalax (le x se prononce comme un r), un style musical traditionnel qui ne manque pas de rythme. Malgré la fatigue généralisée, les sonorités qui se croisent créent une énergie particulière.

¹ La Tabaski est la plus grande fête chez les Musulmans. Appelée aussi Aïd al-Adha, elle souligne dans la tradition la substitution d'Isaac par un mouton, alors que son père Ibrahim devait le sacrifier. Au Sénégal, les traits culturels du paraître déteignent sur la pratique religieuse. Même le mouton, élément le plus symbolique de cette fête, est devenu un véritable casse-tête pour les chefs de famille qui sont obligés de trouver le plus cher possible pour impressionner.

Anne-Lee



LE SCÉNARIO DE LA NÉGOCIATION

Je lève le bras dans les airs.
Deux, trois taxis s'arrêtent
instantanément.

Je me penche à la fenêtre :

Moi : Salam aleykoug

Chauffeur : Aleykoug salam

Moi : Yangi ci diam

(Tu as la paix)

Chauffeur : Mangui si diam

(J'ai la paix)

Chauffeur : Fo jëm?

(Tu vas où?)

Moi : Dama bëgga dem Dakar

(Je veux aller à Dakar)

Chauffeur : Waw waw. kaay.

(Oui, oui, monte)

Moi : Niata la?

(C'est combien?)

Chauffeur : 5000 francs

Moi : Oh dafa seer torop!

(C'est trop cher!)

Chauffeur : 3000 reek

(3000 seulement)

Moi : 3000?

Baaxul.

(Ce n'est pas bon)

Je me recule pour mettre de
la pression.

Il me fait signe de monter.

Chauffeur : 2500?

Moi : Waw. Baaxna.

(Oui. Ça va aller)

Je me sens comme une
comédienne.

Anne-Lee



PHILOSOPHE D'UN SOIR

Un soir, un homme du nom de Pascal Gomis était de passage chez une amie dont la famille chrétienne tenait un bar. Les hommes avaient l'habitude de s'asseoir dans la cour arrière pour siroter leurs consommations. C'était plus discret et ça évitait que l'étiquette de saoulons les suivent dans tous les quartiers de Dakar. Entre une grosse Gazelle et une « puff » de bâton de cigarette bien tirée, Gomis me confia sa vision du succès :

« Moi je ne veux pas des millions, ni des milliers. Je veux gagner juste assez pour avoir une bonne vie et profiter de mon temps. »

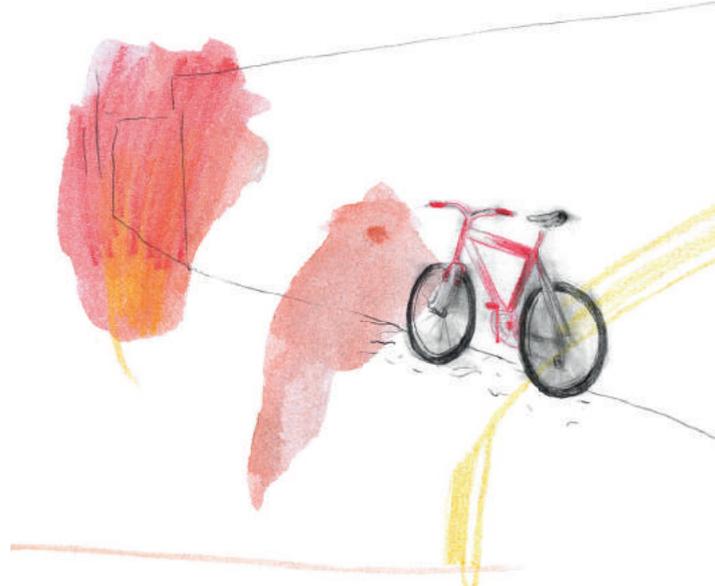
Après, il a eu un court silence. Dans ma tête j'acquiesçais. Les propos de Gomis venaient de me libérer de cette pression de vie carriériste qui a toujours pesé sur mes épaules. Je repars du Sénégal avec sa philosophie dans mon sac. Merci Gomis.

Anne-Lee

FA NDIAYE!

Mi khé diala Nebeday, mi khé laya
relation fanné rewwé fi goorwé
(Je travaille à Nebeday, je parle des relations
entre les femmes et les hommes)
En plus de parler ondik (un peu) sérère,
je n'ai pas peur du ridicule
Je chante, je danse, je tiens mon rôle
et mes ateliers avec humour
Au cours des missions,
les femmes de Bassar me chantent
In endeta bô Canada (On va au Canada)
Imana Fatou Ndiaye bô ankayayumé
(Chez Fatou Ndiaye, pour connaître sa mère)
Et ça veut dire beaucoup chez les Sérères
Rendre honneur à mon matrilignage :
Haute reconnaissance.

Camille-Amélie



FA NDIAYE ENDO!

La petite Fatou Ndiaye de Thialane
aime le Bollywood
D'où « Endo », comme dans
« Fatou Ndiaye de l'Inde »
Les adolescentes au puits m'ont prises à parti
Photos Snapchat ultra filtrées
Et je dois danser pour elles,
imiter leurs clips préférés
Enwayeee!¹
Oussou Ndiol² est mon son préféré
Dans les Nguèl³ et chez Maguette
Et quand je suis absente on me dit :
Tout le monde t'a demandée à la fête
Tout le monde a demandé
la toubab qui danse bien.

¹ Expression pour encourager à danser

² Chanteur sérère

³ Fêtes traditionnelles sérères

Camille-Amélie

DU CHEZ-SOI DANS L'AILLEURS

Durant la formation pré-départ du stage, on nous a conseillé de reproduire certaines habitudes de notre quotidien dans le nouveau pays d'accueil. Le but étant de ne pas trop se perdre dans la différence qu'on vit à notre arrivée. Pour ma part, je me suis procuré un vélo dès le premier mois. Au Canada, je parcours le trajet vers mon travail à vélo, et j'ai pu reproduire cette habitude au Sénégal. Pour vivre la différence alimentaire, j'ai aussi apporté des aliments bien de chez moi. Avec l'aide de mon amie stagiaire, nous avons cuisiné du Kraft Dinner et de la poutine!

Philippe

DES MILLIERS DE SOURIRES

J'essaie de décrire la photo,
mais le moment est tellement beau.
Je n'arrive pas à en dire plus,
tout ce que j'écris à ce propos
me semble superflu.

Le sourire aux lèvres
Un bébé drapé sur son dos
Elle plante un arbre.

Le sourire aux lèvres
Je capture ce moment.

Roxanne

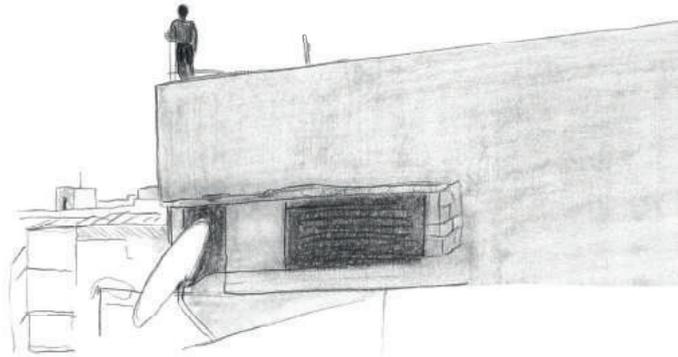




LA COLOMBOPHILIE ET L'ÉLEVAGE URBAIN

Sur un toit à Dakar, un jeune éleveur urbain entraîne ses pigeons. Il les prépare pour une course qui aura lieu très bientôt. L'instant est impressionnant. Des dizaines de pigeons volent en grands cercles au-dessus de la maison. Après plusieurs minutes de vol, le jeune homme libère un dernier volatile. Celui-là a pour mission de s'envoler, de se repérer puis d'atterrir sur son perchoir, de se repérer et secouant à répétition la bouteille, l'éleveur indique à ses oiseaux qu'il est temps de rentrer. Le pigeon solitaire montre le chemin aux autres. Après de nombreux signaux, l'envolée rapetisse ses cercles graduellement. Ils prennent ensuite place dans leurs cages un à un.

Roxanne



FA NDIAYE, NDIAYE DIATA

Quand je dis quelque chose qui fait rire
Ou lorsque je comprends plus vite
qu'ils ne l'auraient cru
Mes ami.e.s soupirent :
Haaa Fa Ndiaye, Ndiaye diata!
Je ne sais pas qu'est-ce que diata veut dire.
Rythme villageois
J'apprends à ne rien faire et attendre
Mais tu vois, je dois faire quelque chose,
me rendre utile
Et alors, j'aide à arranger
les feuilles de baobab
Mon ami dit : J'aime ta philosophie,
moi aussi je vais me rendre utile
Et moi je trouve que de savoir
prendre son temps, c'est mieux
Au bureau, je me prends
une amende de 500 francs
T'es en retard, t'es trop
devenue Sénégalaise toi!
Yaw¹, la ponctualité
n'a jamais été mon fort.

¹ Interjection de désapprobation

Camille-Amélie

FA NDIAYE JONGUÉ...

J'ai fait coudre une robe en wax¹
J'ai reçu des boubous
Je me suis bien mise
Les Sokhnas² prennent toutes cette pose-là
Dans les magazines, chez les tailleurs
Je m'amuse et imite les jongués³
D'ailleurs je raffole de leurs secrets,
et je palabre sans tabous
Mais de qui es-tu tombé amoureux?
Fa Ndiaye jongué ou de Camille?
Est-ce parce que je porte le pagne⁴?
Peut-être penses-tu que je serais
une bonne épouse
Mais n'oublie pas que ce que tu vois,
C'est moi qui s'adapte au Sénégal
C'est une persona.

¹ Textile de coton ciré, arborant des motifs colorés

² Formule d'usage respectueuse lorsqu'on parle d'une dame

³ Femmes séduisantes sachant bien s'occuper de leur mari

⁴ Jupe longue constituée d'un long tissu noué à la taille

Camille-Amélie



L'ABSENCE DE MOI DANS L'AILLEURS

Une page vierge, à l'endos d'une feuille gribouillée,
tachée, souillée

Une impression de déjà-vu

De lourdeur

Imprègne ma ville natale

Les moments honteux sont écrits noir sur blanc

Partout

Indissociables

Ma bonne mémoire est un couteau à double tranchant

Elle ne pardonne pas, s'envenime dans la rancune

Envers les autres

Envers moi

Chaque erreur, chaque faux pas me torture l'esprit

La machine est en veille

Jamais éteinte

Une chanson, un visage, un lieu, un nom

La machine est en marche

Honte, malaise, regret

S'emmêlent et s'entrelacent

Les larmes aux yeux

Je dois fuir

Alors je fuis

Je découvre

Évoluer sur une page blanche

Sans taches, sans appréhension

Je recommence à écrire

Cette fois je m'applique

Pas de faux pas

Pas le droit à l'erreur

Une belle histoire prend forme

Mais bien sûr

Je trébuche

Les larmes aux yeux

Je dois fuir

Honte, malaise, regret

Une impression de déjà-vu

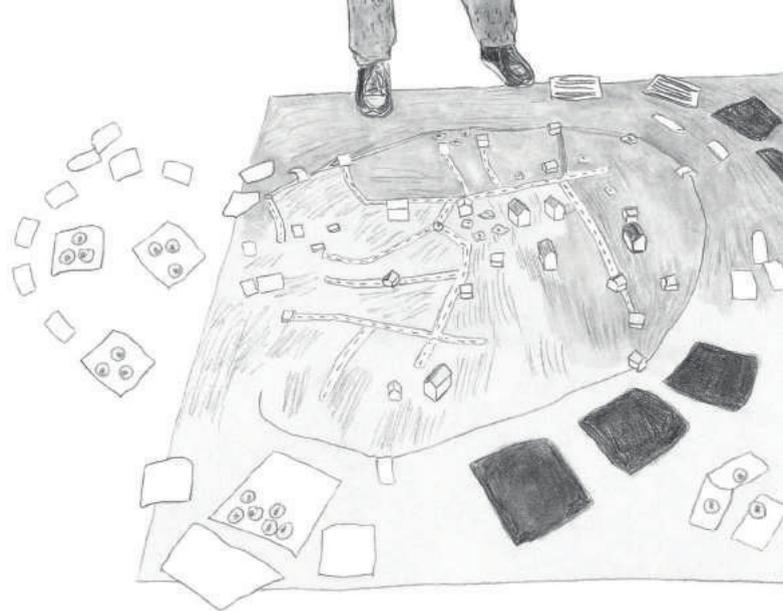
De lourdeur

Imprègne maintenant cette étape

Sa simple mention est un moment honteux

Indissociable.

Roxanne



LA MAQUETTE INTERACTIVE

« Lan la? » (Qu'est-ce que c'est?), dit l'animateur, en tenant des bandelettes de tissu bleu. « Ce sont des bolongs », propose une femme. C'est entendu, ce sont des bolongs. « Lan la? » et ainsi va pour tous les objets. Legi (Alors), maintenant, avec tous ces éléments, représentez le village et les bolongs. « Vous nous faites jouer comme des enfants! » disent les femmes au début. Et elles commencent à placer les chemins, les bâtiments, à se contredire, à se rallier. Celles qui ne disent rien prouvent qu'elles ont bien suivi en indiquant leur maison. Celles qui commentent sans participer, l'animateur les défie de venir sur la nappe. Dans le jeu, les hiérarchies s'effacent et les informations émergent de la cartographie. La géographie, les lieux de vie, les usages coutumiers du territoire, les ressources naturelles exploitées. Il faut demander aux plus âgées d'indiquer les vasières dans lesquelles elles cueillaient les coquillages; certaines de ces vasières se sont tarées. Pourquoi? « Salinisation et montée de la mer » disent certaines, « exploitation abusive » disent d'autres. En employant la maquette, l'animateur illustre le repos biologique, l'exploitation en jachères. Dans une autre réunion, on approfondira les scénarios de gestion participative.

Camille-Amélie



EN ÉQUATEUR

L'Équateur se loge entre le Pérou, la Colombie et l'océan Pacifique. Le pays abrite une centaine de volcans et présente une grande et ravissante biodiversité. En cinq heures de route, on peut s'aventurer de la jungle amazonienne aux montagnes et à la plage, en passant par des villages et grandes villes. De la capitale, Quito, la stagiaire s'est posée en banlieue à San Antonio de Pichinda, une petite ville installée entre les montagnes, à la ligne équatoriale, la « mitad del mundo ». San Antonio est appelée Lulumpamba, désignant en quechua la plaine dans laquelle des fruits sont cultivés. Toutefois, on y parle généralement espagnol et ses habitants y cultivent une vie festive ponctuée de défilés et de fêtes religieuses. Les marchés, les randonnées, les sports aquatiques et le rire des enfants : voilà une superbe façon de créer un lien d'appartenance avec cette localité!



EL DÍA DE LOS DIFUNTOS

Durant mon séjour à la Fondation Pueblito la Ternura, j'ai pu être témoin d'une fête importante dans la culture équatorienne, soit el Día de los Difuntos, qui se traduit par « la journée des défunts ». Cette célébration est un mélange entre la religion catholique et la tradition autochtone. Sa date officielle est le 2 novembre, mais la préparation et les célébrations s'allongent des derniers jours d'octobre jusqu'aux premiers jours de novembre. J'ai d'ailleurs été invitée à participer à la préparation des guaguas de pain, un met traditionnel spécifique à cette journée. On les sert avec la colada morada, une boisson chaude à base de maïs noir, d'où sa couleur. Le mot guagua provient du quechua, la principale langue amérindienne du pays, et signifie bébé. Au quotidien, ce mot est utilisé par les Équatoriens pour se référer aux enfants. Les figures les plus populaires des guaguas de pain sont donc les bébés, mais il y a aussi des lamas, des chevaux, des cochons, etc. Le 2 novembre 2019, je me suis donc rendue dans le cimetière d'Otavallo, un pueblo pas trop loin. J'ai alors pu voir des centaines d'habitants de la région y arriver avec d'énormes quantités de nourriture et réaliser un petit pique-nique sur les tombes d'êtres chers qui les ont quittés. Cette fête semble être plus populaire dans la région de la sierra, dans les montagnes, que dans la costa, au bord de la mer. Il y a tout simplement plus de communautés autochtones dans la sierra que dans la costa. C'est un bel exemple de traditions préservées et transmises de génération en génération. J'ai éprouvé un petit pincement au coeur en pensant aux tombes souvent délabrées et aux cimetières déserts du Québec...



REMERCIEMENTS

Jusqu'en 2021, chacune des revues réalisées seront associées à un ou une artiste de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean. À travers elles, le CSI-SLSJ souhaite faire rayonner l'expérience unique vécue par chacun des jeunes professionnels canadiens engagés dans le programme, d'informer et de mobiliser les citoyennes et citoyens de la région à l'importance de la solidarité internationale tout en faisant rayonner le talent de nos artistes locaux, au-delà des frontières.

Cette revue n'aurait pu être réalisée sans l'implication des stagiaires du Programme PSIJ, en poste en Équateur et au Sénégal, de juillet à décembre 2019. Les appropriations et appartenances au territoire ont été illustrées et assemblées par Magali Baribeau-Marchand, avec l'appui de Camille-Amélie Koziej Lévesque à la coordination. Le CSI-SLSJ tient également à adresser ses remerciements à Affaires mondiales Canada qui a financé la revue et à l'équipe du Centre SAGAMIE d'Alma pour la relecture des textes et l'impression de cette quatrième édition des Voix Solidaires.

PORTRAIT DE L'ARTISTE MAGALI BARIBEAU- MARCHAND

La pratique en arts visuels de Magali Baribeau-Marchand se manifeste aussi bien par l'installation et la sculpture que par le dessin et le livre d'artiste. Elle s'intéresse à la fragilité des liens sociaux, aux récits et aux réminiscences de la mémoire. Ses recherches entretiennent un lien étroit avec le territoire et le déplacement, se déployant souvent sur le terrain par le biais de collectes et de rencontres. Explorant la présence au monde et l'idée de l'émerveillement, elle cherche à mettre en lumière cette poésie dissimulée dans le quotidien et les territoires. En plus de s'impliquer dans l'écosystème culturel du Saguenay-Lac-Saint-Jean, elle édite le fanzine de dessin Lapin Lièvre.



PORTRAITS DES STAGIAIRES, AUTEUR ET AUTRICES DES RÉCITS

CAMILLE-AMÉLIE

A'salamalekum, moi, c'est Camille-Amélie Kozięj Lévesque ou Fatou Ndiaye. Basée à Palmarin avec Nebeday, j'étais conseillère en égalité femme-homme auprès des femmes des Unions locales dans trois îles du Saloum. Mes ateliers n'étaient pas trop populaires, mais j'étais audacieuse. Laver mon linge à la bassine trop lentement, me mesurer à mes collègues au foot, lancer des polémiques au bureau, bafouiller entre le sérère et le wolof, perdre mes lunettes à la mer, répondre du tac au tac : au Sénégal, j'ai cessé d'avoir peur du ridicule!

PHILIPPE

Philippe Paquette, aka Famara Senghor, conseiller en communication médiatique pour Nebeday à Toubacouta. Il est toujours présent dans les événements avec sa caméra pour documenter les activités. S'il n'est pas enfermé dans son bureau pour faire du montage vidéo, il passe le plus de temps possible avec son entourage pour échanger et partager ses connaissances.

VICTORIA

Hola! Moi c'est Victoria Martinez. J'ai travaillé en tant que conseillère en psychologie à l'orphelinat Pueblito la Ternura à San Antonio. Mes 40 enfants ne pouvaient malheureusement pas entrer dans ma valise lors de mon retour. :(

ANNE-LEE

Anne-Lee Simard, intervenante sociale en santé sexuelle et reproductive pour l'ANPD, à Guediawaye, en banlieue de Dakar. Initiatrice du mouvement « Pas stressant, pas stressé », elle aime errer dans les ambiances chaotiques. Elle maîtrise parfaitement l'art de négocier un taxi et compare souvent son expérience au Sénégal à une pièce de théâtre.

ROXANNE

Roxanne Tremblay aka Roxanna aka Roxannita aka Roxina aka Rocky Diame, conseillère en agroforesterie pour Nebeday à Toubacouta. Roxanne s'est impliquée dans son village d'accueil de Soukouta en étant la fan no 1 de l'équipe de football.

Le Centre de solidarité internationale du Saguenay-Lac-Saint-Jean (CSI-SLSJ) met en oeuvre des projets de développement et des stages internationaux en collaboration avec les organisations de la société civile en Équateur, en Colombie, au Burkina Faso et au Sénégal. En parallèle, le CSI-SLSJ sensibilise, informe et mobilise la population du Saguenay-Lac-Saint-Jean aux enjeux de la solidarité internationale.

Seule organisation régionale entièrement vouée à la solidarité et la coopération internationale, le CSI-SLSJ se distingue par l'approche intégrée de ses différents volets d'actions. En effet, autant les stages que les projets de développement et les activités d'éducation à la citoyenneté mondiale sont mis en oeuvre et en synergie, dans le but d'accroître leur portée. Le CSI-SLSJ est également fort de son caractère régional, ce qui lui permet de mobiliser les acteurs d'ici dans ses activités d'éducation mais aussi dans ses projets à l'international.



Centre de solidarité
internationale
SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN

Canada
Avec l'appui financier du
gouvernement du Canada